

ART
Dixième étape
des routes de l'art :
l'île de Porquerolles
P. 30 & 31



LIVRE
« La faille en toute
chose » pour oublier
le monde extérieur
P. 26

MUSIQUE
Nick Cave,
portrait
d'un grand
déchiré
P. 28



week-end

« Mon moteur ? La découverte de l'inconnu »



Le Belge Cédric Blanpain est un chercheur mondialement connu, spécialiste des cellules souches cancéreuses. Il nous dévoile ce qui lui a donné cette passion et cette abnégation. P. 24 & 25

© BRUNO DALIMONTE



WILLIAM BOURTON

LES GAGNANTS

Paul Magnette

« En France au moins, on sait apprécier les gens de qualité ! »... Certes, au moment de commenter l'info selon laquelle le PS français songe à lui pour tirer sa liste européenne, Paul Magnette s'est contenté d'un plus convenu « Je suis flatté », mais un peu plus d'un an après avoir été viré comme un malpropre de la présidence wallonne, l'homme doit boire du petit-lait...



© BY THIRIONNET

Thibaut Courtois

Dans un message posté sur les réseaux sociaux, le gardien des Diables rouges a expliqué aux fans de son ancien club, Chelsea, qu'il avait signé un contrat de six ans avec le Real Madrid pour se rapprocher de ses enfants. Mais devant la presse madrilène, il a affirmé réaliser un rêve d'enfant. Celui de ses gosses, Adriana et Nicolás, évidemment.



© PHOTONIEWS

Le pape François

Après plus de seize heures de débats, les sénateurs argentins ont rejeté, jeudi, le projet de loi instituant l'avortement légal et gratuit, qui avait été adopté par les députés en juin. Une victoire pour l'Église locale et un succès personnel pour le pape « progressiste » François, qui appela les fidèles de son pays à se mobiliser, n'hésitant pas à comparer l'IVG à la politique nazie de pureté de la race.



© REUTERS

La gastronomie française

Un peu plus de six mois après Paul Bocuse, la gastronomie française vient de perdre Joël Robuchon, l'homme aux 30 étoiles cumulées, qui avait réinventé... la purée de pommes de terre. Pour un kilo de patates, prévoir 250 grammes de beurre, 25 centilitres de lait entier et du gros sel. Qui a dit que la grande cuisine ne tenait pas au corps ?



© FRANCES

Michael O'Leary

Après le personnel de cabine fin juillet, ce sont les commandants de bord de Ryanair qui ont débrayé vendredi, provoquant l'annulation de quelque 400 vols. Il y a quelques années, le boss de la compagnie, Michael O'Leary, rêvait d'avions où on voyagerait debout, afin d'y entasser plus de monde. Aujourd'hui, il devrait plutôt presser Boeing de sortir des avions sans pilotes.



© AFP

Les Iranien(ne)s

Le rétablissement de sévères sanctions américaines risque d'aggraver les difficultés économiques de l'Iran - la rhétorique agressive de Donald Trump ayant déjà effrayé les investisseurs et fait plonger la monnaie nationale. Qui fera les frais de cette crise : les conservateurs ou les réformateurs de la République islamique ? D'abord et avant tout, le petit peuple iranien !



© ANSA/REUTERS/AP

ET LES PERDANTS DE LA SEMAINE





Comment atteint-on une position de premier plan, en partant de « nulle part » ? C'est ce que nous demandons depuis l'été 2012 à des personnalités de tous horizons, qui nous racontent leurs racines, soit les lieux, les gens, les moments qui ont fait ce qu'elles sont.

« J'ai grandi dans l'argument

Cédric Blanpain est l'une des sommités mondiales dans le domaine des cellules souches cancéreuses. Ce médecin belge francophone nous dit les ressorts de son abnégation de chercheur.

Fils d'un banquier et d'une médecin qui n'a jamais pratiqué, Cédric Blanpain nous reçoit à Lasne, là où il a passé son enfance, pour nous dévoiler ce qui fait qu'aujourd'hui, certains lui prédisent un prix Nobel.

Vos parents étaient des esprits ouverts ?
 Si je n'avais pas eu la chance d'avoir la famille que j'ai eue et des parents extrêmement « supportifs », qui m'ont ouvert à plein de choses. Nous avions une dynamique très intense entre les trois frères et mes parents. On adorait argumenter sur toute une série de sujets politiques, historiques et autres. C'était toujours à celui qui avait le dernier mot et qui arrivait à convaincre les autres de la manière la plus pertinente (rires). C'était très enrichissant parce qu'on était tout le temps amenés à devoir réfléchir.

Vos parents étaient des esprits ouverts ?
 Tout à fait. J'avais une mère extrêmement présente qui s'occupait beaucoup de nous, faisait en sorte que l'on étudie correctement. On était très stimulés : ma mère lit énormément, on a ici des milliers de bouquins. La musique aussi était très présente. Mon père était beaucoup plus occupé professionnellement. Il a fait une très belle carrière de banquier à la Générale. On le voyait peu la semaine mais le week-end, il venait voir nos matchs de hockey - j'ai été international en équipe scolaire -, jouait avec nous au ping-pong, au foot, etc. C'était une famille très soudée et très forte.

Ma mère a fait médecine et mon père du droit. Mes petits frères avaient des qualités que je n'ai pas. L'un a commencé le piano extrêmement tôt, vers 4-5 ans. A 8 ans, il improvisait déjà. Et donc, il est devenu musicien compositeur. Le troisième était super fort dans tout ce qui était logique et mathématiques.

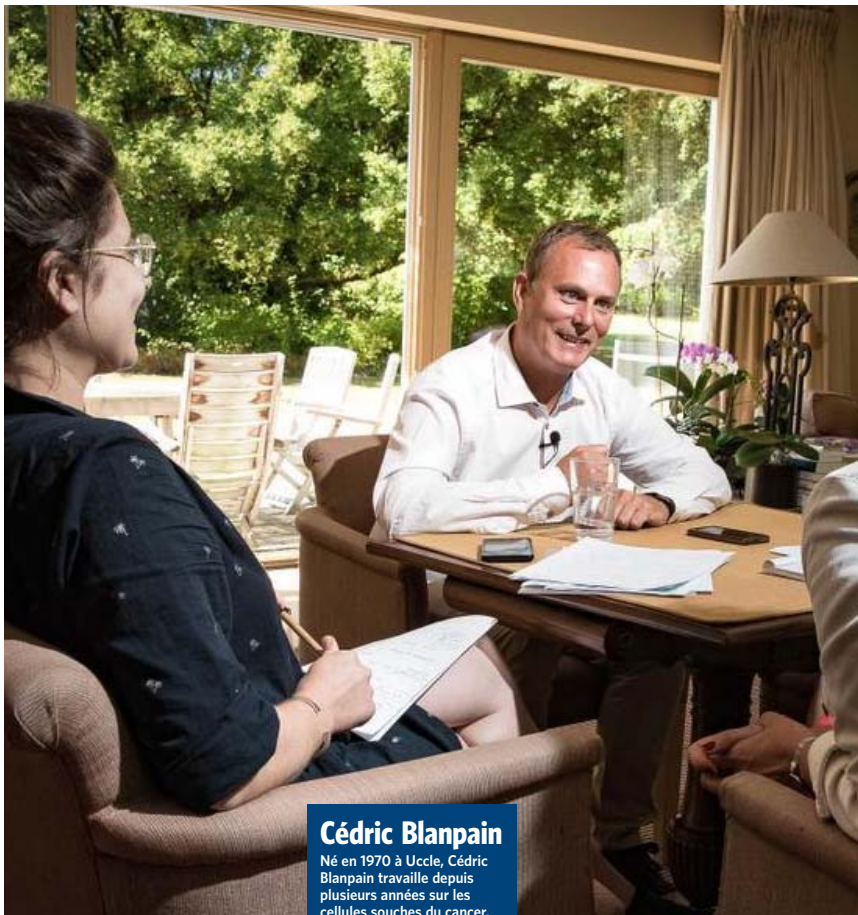
Et vous ?
 Je n'avais malheureusement pas les dons pour la musique dont je rêvais. J'ai essayé. Même quand j'étais en médecine, encore et encore. Je me suis rendu compte que j'étais vraiment sous-doué, malgré tous les efforts que l'on peut faire...
 Vous venez d'un milieu privilégié ?
 Nous sommes des bourgeois traditionnels. Maman est une Semet, son arrière-grand-père Louis était l'inventeur d'un procédé améliorant le fonctionnement du four à coke. Sa femme, la sœur d'Ernest Solvay, a investi dans la société de son frère quand les travaux semblaient bloqués. Nous sommes aujourd'hui toujours actionnaires de Solvay. Du côté de mon père, c'était des gens tout à fait normaux vivant dans un petit appartement bruxellois. Je viens d'un milieu favorisé, sans avoir vécu pour autant dans un luxe flamboyant. Laisance m'a permis de me consacrer à fond à mon travail

Lasnes, ce n'était pas le berceau familial ?
 Non, mes parents ont acheté cette maison en 1972, j'avais trois ans, mais mon père a grandi à Jette et ma mère à Bruxelles, chaussée de Vleurgat, là où se trouve aujourd'hui le parc Tenbosch. Mon grand père y collectionnait les espèces d'arbres rares par milliers qu'il a ensuite tenté de reproduire ici, lorsqu'il a dû vendre sa demeure bruxelloise.

Peu banal d'avoir été petit enfant dans ces endroits magiques ?
 Je crois que je n'ai jamais été très hautain. Mais c'est vrai, l'environnement familial nous a donné le goût des belles choses et de la nature. On avait toujours - c'est aussi le fruit de l'éducation - un très grand respect pour tout le monde. J'avais par ailleurs trente petits cousins-cousines. On a passé beaucoup de vacances tous ensemble. Le côté familial était quelque chose de très fort.

Faire partie des grandes familles industrielles cela crée un sentiment particulier ?
 Ce que j'ai toujours aimé dans la famille Solvay, c'est que leur entreprise était à la fois créative, belge et très sociale. Quand je me suis posé la question de ce que je voulais faire dans la vie, je me suis dit que j'avais très envie d'apporter quelque chose à la société.

L'envie de médecine démarre où ?
 Voilà ! (Il désigne les magazines sur la



Cédric Blanpain
 Né en 1970 à Uccle, Cédric Blanpain travaille depuis plusieurs années sur les cellules souches du cancer, un domaine dans lequel il a reçu de prestigieuses distinctions. Après un post-doctorat à l'université de Rockefeller de New York, il est désormais investigateur du WELBIO et professeur à l'ULB où il dirige le laboratoire des cellules souches et du cancer.

« L'ULB, c'était logique car mes parents étaient laïcs, mais ils nous ont laissé libres de nos choix philosophiques. »

© BRUNO DALMONTE

« Je suis revenu travailler en Belgique car je devais rendre quelque chose à mon pays »

« Je voulais me distinguer de la carrière de mon père, qu'on ne dise pas "il est là car il est le fils de" »

« Je suis revenu travailler en Belgique car je devais rendre quelque chose à mon pays »

« Je suis revenu travailler en Belgique car je devais rendre quelque chose à mon pays »

« Je suis revenu travailler en Belgique car je devais rendre quelque chose à mon pays »

mon père et qu'on ne dise pas : « Ah, toi, tu es ce que tu es et là où tu es, parce que tu es le fils de... »

J'aurais rêvé d'être écrivain. Je lisais beaucoup la philosophie, la littérature, j'adorais Sartre, Camus, Malraux, et puis Garcia Marquez, Kundera. Mais je n'étais pas doué pour l'écriture, et je me suis dit que la psychiatrie serait une chouette interface entre la philosophie et la science. Et donc, quand je me suis inscrit en première candi de médecine, je rêvais d'être psychiatre ou neuropsychiatre. Puis, dès la première candi, je me suis passionné pour les sciences biologiques.

Les sciences biologiques en première candi, un coup de foudre ?
 Vraiment ! J'avais adoré particulièrement le cours de physiologie du corps, la biologie, en quelque sorte et en fin de première candi, j'ai demandé à Renaud Bauwens, le professeur qui m'avait fait passer l'examen, si je pouvais faire de la recherche. Pendant un mois, durant les vacances, j'ai été dans son laboratoire. Il trouvait sympathique ce petit jeune qui venait poser des questions un peu spéciales.

Qu'est-ce qui vous a tellement plu ?
 Comprendre ce que le vivant peut être auto-régulé. La physiologie montre comment le système reste en équilibre. Renaud Bauwens a été « la » première personne qui a influencé ma future carrière de chercheur.

Après la première candi ?
 Un autre étudiant, resté un très grand ami, Jean-Christophe Bier, aujourd'hui spécialiste d'Alzheimer à Erasme, était extrêmement bon élève tandis que moi, je faisais juste en sorte d'avoir une distinction en première session. Il m'a dit d'être

et le débat »



LE SOIR



Les cellules souches, celles qui contribuent au renouvellement de toutes nos autres cellules, auraient-elles un « dark side » et un rôle dans le développement des cancers ? Leur spécialiste, Cédric Blanpain, explique ce qu'est une cellule souche « pour les nuls » en deux minutes chrono. Notre vidéo sur plus.lesoir.be.

époque qu'un domaine commençait à prendre de l'essor : la biologie des cellules souches.

Des cellules souches qui vont vous valoir le prix Nobel ?

Non. Il ne faut pas dire cela, c'est prétentieux. Il faut dire qu'on va encore faire de grandes découvertes. Cela doit être suffisant pour que tout le monde soit content. On ne fait pas ce travail pour les prix. Dans les jurys, il y a parfois quelqu'un qui ne vous aime pas, qui détruit votre candidature juste pour le plaisir.

Aux jeunes, vous diriez quoi ? D'apprendre les mathématiques parce que c'est important ?

Oui, aujourd'hui, la biologie va vers les « métagènes ». Quand on fait des analyses de cellule unique et du séquençage, on interroge 30.000 gènes dans des centaines, si pas des milliers de cellules. Pour comprendre cela, il faut avoir un background statistique de tout haut niveau. La bio-informatique et la bio-statistique sont donc les clés du futur. Après, pour leur donner du sens, il y a le travail de « data mining » et d'interprétation. Je passe ainsi des heures devant mon ordinateur à apprendre les gènes, à regarder leurs fonctions et à essayer de faire des liens. C'est super gat, comme si on avait des puzzles avec des milliers de pièces et qu'on devait essayer de les remettre ensemble... C'est là où l'on peut être vraiment créatif. Cela fait 15 ans que je ne fais que cela. On ne se rend pas compte de l'abnégation que c'est.

D'où vient-elle ?
Je suis sans doute né comme ça. L'éducation de mes parents a joué. Ma femme, gynéco, et mes garçons de 11 et 13 ans, sont aussi super importants dans mon équilibre. Ma femme a vraiment fait en sorte de me laisser vivre ma vie de scientifique accompli en s'occupant des enfants de façon exceptionnelle. Quand je dois retravailler le week-end, ce n'est pas toujours très agréable pour eux, mais ils comprennent. J'ai beaucoup de chance.

Du temps pour des passions ?
Le jazz notamment via mon cousin Christophe Semet qui travaillait à la RTBF. Depuis, je cours les festivals. J'adore tout depuis Parker jusqu'au jazz contemporain. Je n'aimerais pas faire de la politique, mais j'adore la suivre. J'adore les articles de fond, très argumentés, très libres, de mon Economist, que je lis chaque semaine, en plus du Soir et du Courrier International.

Avez-vous l'angoisse du cancer, d'être touché à votre tour ?
Bien sûr. J'ai vécu cette expérience avec ma mère qui heureusement s'en est très bien sortie. J'ai des oncles morts du cancer, de bons amis aussi... J'étais devenu très hypocondriaque à une époque à cause de mes recherches, j'ai d'ailleurs arrêté de fumer pour éviter le cancer du poumon. C'est aussi pour cela que j'aimerais trouver des solutions le plus vite possible. ■

Propos recueillis par BÉATRICE DELVAUX ET MARIE THIEFFRY

Belgique « J'ai dû beaucoup plus me battre ici »

Rockefeller à New York, c'est la Mecque où vous plongez totalement dans ces fameuses cellules souches ?

Pour faire un post-doc, j'avais postulé chez tous les grands pontes des cellules souches de l'époque, de vrais pionniers. J'ai pris mon sac à dos, l'avion et je suis allé à Stanford, Caltech, Rockefeller : je voulais absolument vivre ce côté campus américain. Tous m'ont proposé un job mais j'ai choisi Rockefeller à New York. Sur les portes dans les couloirs, je ne voyais que des noms de Prix Nobel ! Mais j'ai opté pour ce centre en raison de la personnalité de mon mentor, Elaine Fuchs. Dès la première année, on a découvert la manière de purifier ces cellules de la peau et de quoi les caractériser. C'est le départ de quatre ans de pur bonheur. J'adorais aussi New York pour plein d'autres raisons. On pouvait aller écouter du jazz tout le temps, j'ai rencontré des gens extraordinaires, comme Ahmed Fahim et Fabienne Wilms, sœur de Sophie Wilms, qui travaillaient dans la finance et sont de grands amis.

Pourquoi revenir en Belgique fin 2006 ?
Rien ne m'y obligeait. Ma cheffe m'a même dit : « Comment tu peux imaginer revenir en Belgique alors que tu pourrais aller à Harvard, n'importe où... »

Alors, pourquoi ?
Parce que j'avais l'impression que je devais quelque chose à mon pays : j'y ai été très bien éduqué, j'ai pu y rencontrer des gens extraordinaires et j'avais envie de lui rendre cela. Je voulais faire quelque chose chez moi. Tout le monde m'a mis en garde : « Ça va te limiter, diminuer tes budgets, ça va être très difficile pour toi... » Et c'est vrai que ça a été plus difficile, on a dû tout faire « from scratch » ici, de zéro. Dans toutes ces grandes universités américaines, il y avait des plateformes technologiques qui existaient pour tout et des financements pour chaque projet. Ici, en particulier la partie francophone, c'est plus compliqué. La Flandre est bien équipée, comme les Anglo-Saxons. Leuven ou une grande université américaine, on voit peu de différence. Chez nous les francophones, ça reste encore beaucoup de bricolage. Il y a beaucoup de bonnes volontés, j'ai toujours été soutenu par les recteurs, les doyens, mais j'ai dû me battre dix fois plus que si j'avais été dans un autre système.

Le monde politique ne comprend pas bien les enjeux ?

Il y a des gens qui comprennent bien les enjeux, comme Jean-Claude Marcourt, et qui ont essayé de redynamiser la recherche. Mais j'ai l'impression qu'on est dans une phase critique et j'espère que

le gouvernement wallon va se ressaisir et comprendre qu'il faut continuer à soutenir la recherche et faire en sorte que les efforts et les initiatives du gouvernement précédent perdurent. Et pourtant je leur dis : il ne faut pas aller loin, le mimétisme c'est la chose la plus simple sur terre. On va à 30 km d'ici, à Leuven, on voit comment les choses fonctionnent...

Vous ne vous êtes jamais dit « à l'UCL, je serais mieux » ?

Non. Ils ont un peu plus d'argent, mais on a essayé de faire de même chez nous, avec Pierre Drion. Il a beaucoup compté et m'a beaucoup aidé, en créant la Fondation ULB pour essayer de faire la même chose que ce qui se faisait ailleurs et ce qui, à Rockefeller, se faisait tous les jours : du fundraising avec des mécènes pour pallier les déficiences du système. Ça fait 10 ans désormais. Sans l'aide des mécènes, les choses seraient beaucoup plus difficiles...

Quel est votre moteur ?

La découverte de l'inconnu. La compréhension de ce qui n'est connu aujourd'hui de personne. Dans tout ce que je fais, c'est cela qui me motive le plus.

Vos yeux brillent comme un enfant devant un cadeau de Noël...

Oui, c'est à cause de cette soif de connaissance, du bonheur des découvertes et de l'enthousiasme de ces jeunes qui se battent corps et âme et qui travaillent dans mon labo. On est une petite quarantaine, une équipe exceptionnelle, avec des gens qui viennent du monde entier. Il y a 12 ou 13 nationalités différentes. Et tous ces gens-là viennent pour accomplir quelque chose. Il y a une motivation et une émulation incroyables. Je commence à être assez fier d'avoir pas mal de jeunes professeurs un peu partout dans le monde qui sont sortis de chez moi.

Vous venez de créer un start-up, c'est nouveau ?

On a trouvé une cible idéale pour traiter le cancer et on a décidé de se lancer dans une toute autre entreprise : créer des médicaments pour certains types de cancer, à partir de la découverte d'un gène. Cette nouvelle aventure a démarré il y a trois mois. Cette cible est exprimée dans les cancers du poumon, de la vessie, chez environ 30 % des patients. Si c'est aussi efficace chez l'homme que dans nos modèles expérimentaux, nous allons pouvoir apporter quelque chose de réellement efficace. J'aurai alors fait la boucle, ayant commencé comme médecin et finissant par la médecine. ■

Propos recueillis par B.DX. ET M. TH.

cancer « Tout est toujours possible, à tout moment »

La créativité joue un rôle dans la recherche comme dans la musique ?

Ce qui distingue vraiment un très bon chercheur d'un autre, c'est son côté imaginaire. Je le dis à tous mes étudiants : il faut d'abord poser une super question originale non résolue et laisser son esprit se dire que tout est possible pour arriver à répondre à cette question-là. Tout est possible, à tous les moments. Parfois, il faut aller dans une autre université, un autre pays pour apprendre une technique inconnue. Au début de la biologie moléculaire, Gilbert Vassart prenait son train avec ses petits tubes à essais pour aller faire l'expérience dans le labo du professeur Chambon à Strasbourg, seul au monde à l'époque cela.

On pensait qu'il serait impossible d'arrêter la prolifération des métastases, et vous vous continuez à vous dire que c'est possible ?
Tout est toujours possible...

Jamais rencontré le mur ?
Parfois pendant des semaines ou des mois... Mais je crois qu'il y a toujours une solution à chaque problème.

C'est la foi de la science ? Ou la foi de l'homme ?

C'est la foi de l'homme. Ça n'a jamais été simple pour notre espèce, on a toujours dû se battre durant notre évolution et je crois que ce côté battant, c'est être certain de son pouvoir mais aussi de l'énergie qu'on va développer pour réaliser ce qu'on veut faire.

Pas de moments de grand désespoir ?

Il y a des jours comme ça où rien ne va et toutes les expériences foirent... C'est un métier très compliqué où il faut une persévérance énorme. Souvent, les choses ne marchent pas du premier coup. Il faut avoir cette assurance et répéter les choses. Il y a des jours aussi très durs où pour être au top d'une découverte, il faut essayer d'être le premier ou proche du premier, et c'est une course terrible au terme de laquelle on se fait parfois « scooper » !

Où pensez-vous le mieux ?

En conduisant ma voiture, c'est le seul moment où j'ai la paix... pendant 45 minutes, du bureau à la maison. Dans mon lit, parfois, pendant la nuit, je me réveille en me disant tiens « il faut faire ça, ça... » Quand les enfants sont au lit, souvent, je retravaille une petite heure et c'est aussi propice : mon cerveau s'éveille.

Propos recueillis par B.DX. ET M. TH.

LA FILIATION



« Ma maman, le soutien et l'inspiration »

« Ma maman a fait médecine, elle m'a laissé la liberté totale de choisir mes études mais était ravie que je reprenne le flambeau ». Il l'interpelle : « Pourquoi as-tu fait médecine au fond ? » Elle nous répond : « Je crois que j'ai toujours voulu faire ça. A un moment donné, j'ai craint la longueur des études et je suis partie un an après mes études secondaires au Mexique faire du volontariat. J'ai travaillé dans une petite clinique dans les quartiers pauvres du nord du pays. Cela m'a convaincu que je voulais faire médecine et je m'imaginai à l'époque partir dans les pays en développement. Mais je me suis mariée pendant les études, et Cédric avait déjà trois ans quand j'ai terminé. »

LE MENTOR BELGE

« Gilbert Vassart, un tout grand monsieur »

« Il était directeur de l'Institut de recherche interdisciplinaire en biologie humaine et moléculaire et Prix Franqui. C'est un des chercheurs les plus intelligents que j'ai rencontrés dans toute ma carrière. Une intelligence hors norme, un charisme extraordinaire et un vrai sage. J'avais 21 ans. Il m'a pris sous son aile dès ma troisième année et m'a fait faire des stages en biologie moléculaire pendant les vacances. Retraité, il continue à faire de la recherche, à être imaginaire, à penser au-delà des connaissances actuelles. Il m'a apporté l'écoute, les conseils et la sagesse dans la créativité. Il n'était pas dans l'arrogance, au contraire des chercheurs à Harvard ou ailleurs qui sont souvent imbus de leur personne, sans raison. »



LE MENTOR AMÉRICAIN

« Elaine Fuchs m'a toujours soutenu »

« Plusieurs centres m'ont fait des propositions aux Etats-Unis mais j'ai opté pour Rockefeller à New York en raison de la personnalité de mon mentor, Elaine Fuchs. Je parlais loin de chez moi, le côté féminin était rassurant et c'était quelqu'un qui me plaisait beaucoup, qui avait l'air très généreuse, très intense et impliquée dans ses recherches. On s'est entendu à merveille. Encore aujourd'hui, elle continue à me soutenir. »



ALBERT CAMUS

« La recherche, un perpétuel recommencement »

« C'est ce qui est aussi agréable qu'insécurisant dans le métier de chercheur : à chaque fois, il faut recommencer. J'adore cette phrase, le mythe de Sisyphus de Camus, avec cet homme qui pousse sa pierre tout en haut de la colline mais qui, arrivé au sommet, dégringole. Et il finit par dire : l'idée de pousser sa pierre tout en haut de la montagne doit suffire à rendre quelqu'un heureux. La recherche, c'est vraiment ça : un perpétuel recommencement. »





Comment atteint-on une position de premier plan, en partant de « nulle part » ? C'est ce que nous demandons depuis l'été 2012 à des personnalités de tous horizons, qui nous racontent leurs racines, soit les lieux, les gens, les moments qui ont fait ce qu'elles sont.

« J'ai grandi dans l'argument

Cédric Blanpain est l'une des sommités mondiales dans le domaine des cellules souches cancéreuses. Ce médecin belge francophone nous dit les ressorts de son abnégation de chercheur.

Fils d'un banquier et d'une médecin qui n'a jamais pratiqué, Cédric Blanpain nous reçoit à Lasne, là où il a passé son enfance, pour nous dévoiler ce qui fait qu'aujourd'hui, certains lui prédisent un prix Nobel.

Vos parents étaient des esprits ouverts ?
 Si je n'avais pas eu la chance d'avoir la famille que j'ai eue et des parents extrêmement « supportifs », qui m'ont ouvert à plein de choses. Nous avions une dynamique très intense entre les trois frères et mes parents. On adorait argumenter sur toute une série de sujets politiques, historiques et autres. C'était toujours à celui qui avait le dernier mot et qui arrivait à convaincre les autres de la manière la plus pertinente (rires). C'était très enrichissant parce qu'on était tout le temps amenés à devoir réfléchir.

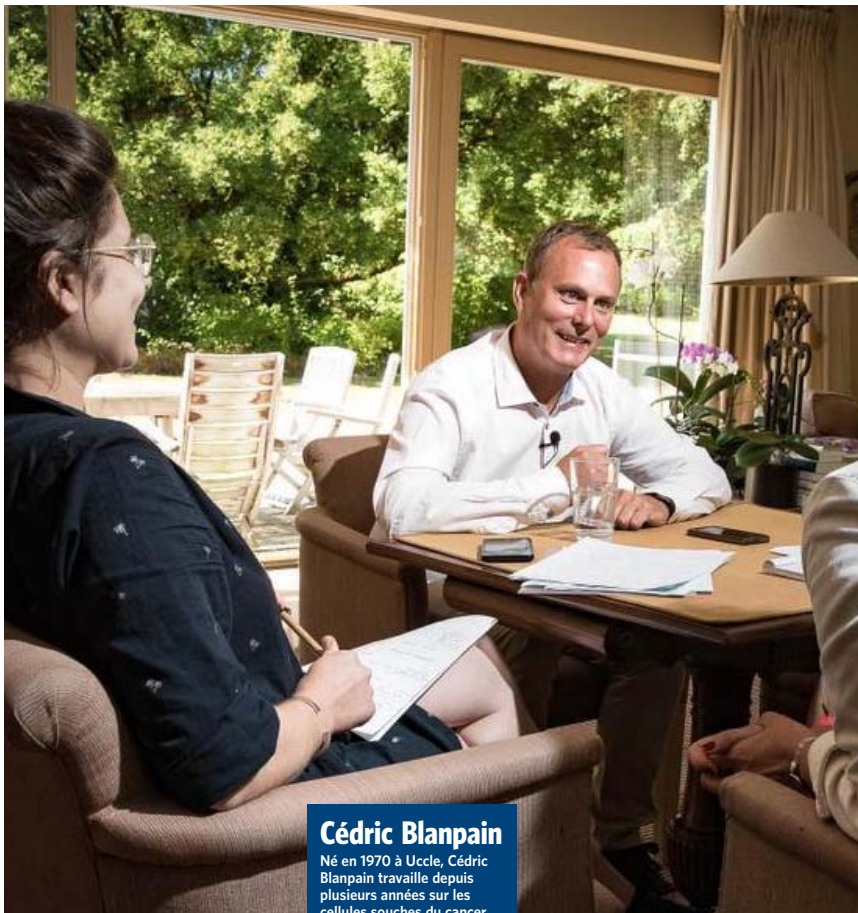
Vos parents étaient des esprits ouverts ?
 Tout à fait. J'avais une mère extrêmement présente qui s'occupait beaucoup de nous, faisait en sorte que l'on étudie correctement. On était très stimulés : ma mère lit énormément, on a ici des milliers de bouquins. La musique aussi était très présente. Mon père était beaucoup plus occupé professionnellement. Il a fait une très belle carrière de banquier à la Générale. On le voyait peu la semaine mais le week-end, il venait voir nos matchs de hockey - j'ai été international en équipe scolaire -, jouait avec nous au ping-pong, au foot, etc. C'était une famille très soudée et très forte.

Ma mère a fait médecine et mon père du droit. Mes petits frères avaient des qualités que je n'ai pas. L'un a commencé le piano extrêmement tôt, vers 4-5 ans. A 8 ans, il improvisait déjà. Et donc, il est devenu musicien compositeur. Le troisième était super fort dans tout ce qui était logique et mathématiques.

Et vous ?
 Je n'avais malheureusement pas les dons pour la musique dont je rêvais. J'ai essayé. Même quand j'étais en médecine, encore et encore. Je me suis rendu compte que j'étais vraiment sous-doué, malgré tous les efforts que l'on peut faire...
 Vous venez d'un milieu privilégié ?
 Nous sommes des bourgeois traditionnels. Maman est une Semet, son arrière-grand-père Louis était l'inventeur d'un procédé améliorant le fonctionnement du four à coke. Sa femme, la sœur d'Ernest Solvay, a investi dans la société de son frère quand les travaux semblaient bloqués. Nous sommes aujourd'hui toujours actionnaires de Solvay. Du côté de mon père, c'était des gens tout à fait normaux vivant dans un petit appartement bruxellois. Je viens d'un milieu favorisé, sans avoir vécu pour autant dans un luxe flamboyant. Laisance m'a permis de me consacrer à fond à mon travail

Lasnes, ce n'était pas le berceau familial ?
 Non, mes parents ont acheté cette maison en 1972, j'avais trois ans, mais mon père a grandi à Jette et ma mère à Bruxelles, chaussée de Vleurgat, là où se trouve aujourd'hui le parc Tenbosch. Mon grand père y collectionnait les espèces d'arbres rares par milliers qu'il a ensuite tenté de reproduire ici, lorsqu'il a dû vendre sa demeure bruxelloise.
 Peu banal d'avoir été petit enfant dans ces endroits magiques ?
 Je crois que je n'ai jamais été très hautain. Mais c'est vrai, l'environnement familial nous a donné le goût des belles choses et de la nature. On avait toujours - c'est aussi le fruit de l'éducation - un très grand respect pour tout le monde. J'avais par ailleurs trente petits cousins-cousines. On a passé beaucoup de vacances tous ensemble. Le côté familial était quelque chose de très fort.

Faire partie des grandes familles industrielles cela crée un sentiment particulier ?
 Ce que j'ai toujours aimé dans la famille Solvay, c'est que leur entreprise était à la fois créative, belge et très sociale. Quand je me suis posé la question de ce que je voulais faire dans la vie, je me suis dit que j'avais très envie d'apporter quelque chose à la société.
 L'envie de médecine démarre où ?
 Voilà ! (Il désigne les magazines sur la



Cédric Blanpain

Né en 1970 à Uccle, Cédric Blanpain travaille depuis plusieurs années sur les cellules souches du cancer, un domaine dans lequel il a reçu de prestigieuses distinctions. Après un post-doctorat à l'université de Rockefeller de New York, il est désormais investigateur du WELBIO et professeur à l'ULB où il dirige le laboratoire des cellules souches et du cancer.

« L'ULB, c'était logique car mes parents étaient laïcs, mais ils nous ont laissé libres de nos choix philosophiques. »

© BRUNO DALMONTE

sans être préoccupé par les conséquences financières de mes choix professionnels.

« Je suis revenu travailler en Belgique car je devais rendre quelque chose à mon pays »

table du salon). Maman avait des revues. Le Journal du médecin, la Revue médicale de Bruxelles, qui traînaient sur la petite table ici et que je feuilletais chaque fois que je faisais un break ou que je n'avais rien d'autre à faire. J'adorais tout ce qui était pharmacologie, pathologie, sans y connaître grand-chose. J'avais 15-16 ans. Ma mère n'a jamais exercé, elle m'a d'ailleurs eu très jeune, vers 22 ans. Je devais avoir trois ans quand elle est sortie de médecine. Avant la rhéto, un homme qui avait fait Médecins sans frontières était venu expliquer sa profession en classe et cela correspondait à mes idéaux car je ne voulais pas faire le service militaire. Je voulais aussi me distinguer de la carrière de

mon père et qu'on ne dise pas : « Ah, toi, tu es ce que tu es et là où tu es, parce que tu es le fils de... »
 J'aurais rêvé d'être écrivain. Je lissais beaucoup la philosophie, la littérature, j'adorais Sartre, Camus, Malraux, et puis Garcia Marquez, Kundera. Mais je n'étais pas doué pour l'écriture, et je me suis dit que la psychiatrie serait une chouette interface entre la philosophie et la science. Et donc, quand je me suis inscrit en première candi de médecine, je rêvais d'être psychiatre ou neuropsychiatre. Puis, dès la première candi, je me suis passionné pour les sciences biologiques.

Les sciences biologiques en première candi, un coup de foudre ?
 Vraiment ! J'avais adoré particulièrement le cours de physiologie du corps, la biologie, en quelque sorte et en fin de première candi, j'ai demandé à Renaud Bauwens, le professeur qui m'avait fait passer l'examen, si je pouvais faire de la recherche. Pendant un mois, durant les vacances, j'ai été dans son laboratoire. Il trouvait sympathique ce petit jeune qui venait poser des questions un peu spéciales.

Qu'est-ce qui vous a tellement plu ?
 Comprendre ce que le vivant peut être auto-régulé. La physiologie montre comment le système reste en équilibre. Renaud Bauwens a été « la » première personne qui a influencé ma future carrière de chercheur.

Après la première candi ?
 Un autre étudiant, resté un très grand ami, Jean-Christophe Bier, aujourd'hui spécialiste d'Alzheimer à Erasme, était extrêmement bon élève tandis que moi, je faisais juste en sorte d'avoir une distinction en première session. Il m'a dit d'être

B.DX. ET M. TH.

et le débat »



LE SOIR



Les cellules souches, celles qui contribuent au renouvellement de toutes nos autres cellules, auraient-elles un « dark side » et un rôle dans le développement des cancers ? Leur spécialiste, Cédric Blanpain, explique ce qu'est une cellule souche « pour les nuls » en deux minutes chrono. Notre vidéo sur plus.lesoir.be.

époque qu'un domaine commençait à prendre de l'essor : la biologie des cellules souches.

Des cellules souches qui vont vous valoir le prix Nobel ?

Non. Il ne faut pas dire cela, c'est prétentieux. Il faut dire qu'on va encore faire de grandes découvertes. Cela doit être suffisant pour que tout le monde soit content. On ne fait pas ce travail pour les prix. Dans les jurys, il y a parfois quelqu'un qui ne vous aime pas, qui détruit votre candidature juste pour le plaisir.

Aux jeunes, vous diriez quoi ? D'apprendre les mathématiques parce que c'est important ?

Oui, aujourd'hui, la biologie va vers les « métagènes ». Quand on fait des analyses de cellule unique et du séquençage, on interroge 30.000 gènes dans des centaines, si pas des milliers de cellules. Pour comprendre cela, il faut avoir un background statistique de tout haut niveau. La bio-informatique et la bio-statistique sont donc les clés du futur. Après, pour leur donner du sens, il y a le travail de « data mining » et d'interprétation. Je passe ainsi des heures devant mon ordinateur à apprendre les gènes, à regarder leurs fonctions et à essayer de faire des liens. C'est super gât, comme si on avait des puzzles avec des milliers de pièces et qu'on devait essayer de les remettre ensemble... C'est là où l'on peut être vraiment créatif. Cela fait 15 ans que je ne fais que cela. On ne se rend pas compte de l'abnégation que c'est.

D'où vient-elle ?
Je suis sans doute né comme ça. L'éducation de mes parents a joué. Ma femme, gynéco, et mes garçons de 11 et 13 ans, sont aussi super importants dans mon équilibre. Ma femme a vraiment fait en sorte de me laisser vivre ma vie de scientifique accompli en s'occupant des enfants de façon exceptionnelle. Quand je dois retravailler le week-end, ce n'est pas toujours très agréable pour eux, mais ils comprennent. J'ai beaucoup de chance.

Du temps pour des passions ?
Le jazz notamment via mon cousin Christophe Semet qui travaillait à la RTBF. Depuis, je cours les festivals. J'adore tout depuis Parker jusqu'au jazz contemporain. Je n'aimerais pas faire de la politique, mais j'adore la suivre. J'adore les articles de fond, très argumentés, très libres, de mon Economist, que je lis chaque semaine, en plus du Soir et du Courrier International.

Avez-vous l'angoisse du cancer, d'être touché à votre tour ?
Bien sûr. J'ai vécu cette expérience avec ma mère qui heureusement s'en est très bien sortie. J'ai des oncles morts du cancer, de bons amis aussi... J'étais devenu très hypocondriaque à une époque à cause de mes recherches, j'ai d'ailleurs arrêté de fumer pour éviter le cancer du poumon. C'est aussi pour cela que j'aimerais trouver des solutions le plus vite possible. ■

Propos recueillis par BÉATRICE DELVAUX ET MARIE THIEFFRY

Belgique « J'ai dû beaucoup plus me battre ici »

Rockefeller à New York, c'est la Mecque où vous plongez totalement dans ces fameuses cellules souches ?

Pour faire un post-doc, j'avais postulé chez tous les grands pontes des cellules souches de l'époque, de vrais pionniers. J'ai pris mon sac à dos, l'avion et je suis allé à Stanford, Caltech, Rockefeller : je voulais absolument vivre ce côté campus américain. Tous m'ont proposé un job mais j'ai choisi Rockefeller à New York. Sur les portes dans les couloirs, je ne voyais que des noms de Prix Nobel ! Mais j'ai opté pour ce centre en raison de la personnalité de mon mentor, Elaine Fuchs. Dès la première année, on a découvert la manière de purifier ces cellules de la peau et de quoi les caractériser. C'est le départ de quatre ans de pur bonheur. J'adorais aussi New York pour plein d'autres raisons. On pouvait aller écouter du jazz tout le temps, j'ai rencontré des gens extraordinaires, comme Ahmed Fahim et Fabienne Wilms, sœur de Sophie Wilms, qui travaillaient dans la finance et sont de grands amis.

Pourquoi revenir en Belgique fin 2006 ?
Rien ne m'y obligeait. Ma cheffe m'a même dit : « Comment tu peux imaginer revenir en Belgique alors que tu pourrais aller à Harvard, n'importe où... »

Alors, pourquoi ?
Parce que j'avais l'impression que je devais quelque chose à mon pays : j'y ai été très bien éduqué, j'ai pu y rencontrer des gens extraordinaires et j'avais envie de lui rendre cela. Je voulais faire quelque chose chez moi. Tout le monde m'a mis en garde : « Ça va te limiter, diminuer tes budgets, ça va être très difficile pour toi... » Et c'est vrai que ça a été plus difficile, on a dû tout faire « from scratch » ici, de zéro. Dans toutes ces grandes universités américaines, il y avait des plateformes technologiques qui existaient pour tout et des financements pour chaque projet. Ici, en particulier la partie francophone, c'est plus compliqué. La Flandre est bien équipée, comme les Anglo-Saxons. Leuven ou une grande université américaine, on voit peu de différence. Chez nous les francophones, ça reste encore beaucoup de bricolage. Il y a beaucoup de bonnes volontés, j'ai toujours été soutenu par les recteurs, les doyens, mais j'ai dû me battre dix fois plus que si j'avais été dans un autre système.

Le monde politique ne comprend pas bien les enjeux ?

Il y a des gens qui comprennent bien les enjeux, comme Jean-Claude Marcourt, et qui ont essayé de redynamiser la recherche. Mais j'ai l'impression qu'on est dans une phase critique et j'espère que

le gouvernement wallon va se ressaisir et comprendre qu'il faut continuer à soutenir la recherche et faire en sorte que les efforts et les initiatives du gouvernement précédent perdurent. Et pourtant je leur dis : il ne faut pas aller loin, le mimétisme c'est la chose la plus simple sur terre. On va à 30 km d'ici, à Leuven, on voit comment les choses fonctionnent...

Vous ne vous êtes jamais dit « à l'UCL, je serais mieux » ?

Non. Ils ont un peu plus d'argent, mais on a essayé de faire de même chez nous, avec Pierre Drion. Il a beaucoup compté et m'a beaucoup aidé, en créant la Fondation ULB pour essayer de faire la même chose que ce qui se faisait ailleurs et ce qui, à Rockefeller, se faisait tous les jours : du fundraising avec des mécènes pour pallier les déficiences du système. Ça fait 10 ans désormais. Sans l'aide des mécènes, les choses seraient beaucoup plus difficiles...

Quel est votre moteur ?

La découverte de l'inconnu. La compréhension de ce qui n'est connu aujourd'hui de personne. Dans tout ce que je fais, c'est cela qui me motive le plus.

Vos yeux brillent comme un enfant devant un cadeau de Noël...

Oui, c'est à cause de cette soif de connaissance, du bonheur des découvertes et de l'enthousiasme de ces jeunes qui se battent corps et âme et qui travaillent dans mon labo. On est une petite quarantaine, une équipe exceptionnelle, avec des gens qui viennent du monde entier. Il y a 12 ou 13 nationalités différentes. Et tous ces gens-là viennent pour accomplir quelque chose. Il y a une motivation et une émulation incroyables. Je commence à être assez fier d'avoir pas mal de jeunes professeurs un peu partout dans le monde qui sont sortis de chez moi.

Vous venez de créer un start-up, c'est nouveau ?

On a trouvé une cible idéale pour traiter le cancer et on a décidé de se lancer dans une toute autre entreprise : créer des médicaments pour certains types de cancer, à partir de la découverte d'un gène. Cette nouvelle aventure a démarré il y a trois mois. Cette cible est exprimée dans les cancers du poumon, de la vessie, chez environ 30 % des patients. Si c'est aussi efficace chez l'homme que dans nos modèles expérimentaux, nous allons pouvoir apporter quelque chose de réellement efficace. J'aurai alors fait la boucle, ayant commencé comme médecin et finissant par la médecine. ■

Propos recueillis par B.DX. ET M. TH.

LA FILIATION



« Ma maman, le soutien et l'inspiration »

« Ma maman a fait médecine, elle m'a laissé la liberté totale de choisir mes études mais était ravie que je reprenne le flambeau ». Il l'interpelle : « Pourquoi as-tu fait médecine au fond ? » Elle nous répond : « Je crois que j'ai toujours voulu faire ça. A un moment donné, j'ai craint la longueur des études et je suis partie un an après mes études secondaires au Mexique faire du volontariat. J'ai travaillé dans une petite clinique dans les quartiers pauvres du nord du pays. Cela m'a convaincu que je voulais faire médecine et je m'imaginai à l'époque partir dans les pays en développement. Mais je me suis mariée pendant les études, et Cédric avait déjà trois ans quand j'ai terminé. »

LE MENTOR BELGE

« Gilbert Vassart, un tout grand monsieur »

« Il était directeur de l'Institut de recherche interdisciplinaire en biologie humaine et moléculaire et Prix Franqui. C'est un des chercheurs les plus intelligents que j'ai rencontrés dans toute ma carrière. Une intelligence hors norme, un charisme extraordinaire et un vrai sage. J'avais 21 ans. Il m'a pris sous son aile dès ma troisième année et m'a fait faire des stages en biologie moléculaire pendant les vacances. Retraité, il continue à faire de la recherche, à être imaginaire, à penser au-delà des connaissances actuelles. Il m'a apporté l'écoute, les conseils et la sagesse dans la créativité. Il n'était pas dans l'arrogance, au contraire des chercheurs à Harvard ou ailleurs qui sont souvent imbus de leur personne, sans raison. »

LE MENTOR AMÉRICAIN

« Elaine Fuchs m'a toujours soutenu »

« Plusieurs centres m'ont fait des propositions aux Etats-Unis mais j'ai opté pour Rockefeller à New York en raison de la personnalité de mon mentor, Elaine Fuchs. Je parlais loin de chez moi, le côté féminin était rassurant et c'était quelqu'un qui me plaisait beaucoup, qui avait l'air très généreuse, très intense et impliquée dans ses recherches. On s'est entendu à merveille. Encore aujourd'hui, elle continue à me soutenir. »

ALBERT CAMUS

« La recherche, un perpétuel recommencement »

« C'est ce qui est aussi agréable qu'insécurisant dans le métier de chercheur : à chaque fois, il faut recommencer. J'adore cette phrase, le mythe de Sisyphus de Camus, avec cet homme qui pousse sa pierre tout en haut de la colline mais qui, arrivé au sommet, dégringole. Et il finit par dire : l'idée de pousser sa pierre tout en haut de la montagne doit suffire à rendre quelqu'un heureux. La recherche, c'est vraiment ça : un perpétuel recommencement. »



cancer « Tout est toujours possible, à tout moment »

La créativité joue un rôle dans la recherche comme dans la musique ?

Ce qui distingue vraiment un très bon chercheur d'un autre, c'est son côté imaginaire. Je le dis à tous mes étudiants : il faut d'abord poser une super question originale non résolue et laisser son esprit se dire que tout est possible pour arriver à répondre à cette question-là. Tout est possible, à tous les moments. Parfois, il faut aller dans une autre université, un autre pays pour apprendre une technique inconnue. Au début de la biologie moléculaire, Gilbert Vassart prenait son train avec ses petits tubes à essais pour aller faire l'expérience dans le labo du professeur Chambon à Strasbourg, seul au monde à l'époque cela.

On pensait qu'il serait impossible d'arrêter la prolifération des métastases, et vous vous continuez à vous dire que c'est possible ?
Tout est toujours possible...

Jamais rencontré le mur ?
Parfois pendant des semaines ou des mois... Mais je crois qu'il y a toujours une solution à chaque problème.

C'est la foi de la science ? Ou la foi de l'homme ?

C'est la foi de l'homme. Ça n'a jamais été simple pour notre espèce, on a toujours dû se battre durant notre évolution et je crois que ce côté battant, c'est être certain de son pouvoir mais aussi de l'énergie qu'on va développer pour réaliser ce qu'on veut faire.

Pas de moments de grand désespoir ?

Il y a des jours comme ça où rien ne va et toutes les expériences foirent... C'est un métier très compliqué où il faut une persévérance énorme. Souvent, les choses ne marchent pas du premier coup. Il faut avoir cette assurance et répéter les choses. Il y a des jours aussi très durs où pour être au top d'une découverte, il faut essayer d'être le premier ou proche du premier, et c'est une course terrible au terme de laquelle on se fait parfois « scooper » !

Où pensez-vous le mieux ?

En conduisant ma voiture, c'est le seul moment où j'ai la paix... pendant 45 minutes, du bureau à la maison. Dans mon lit, parfois, pendant la nuit, je me réveille en me disant tiens « il faut faire ça, ça... » Quand les enfants sont au lit, souvent, je retravaille une petite heure et c'est aussi propice : mon cerveau s'éveille.

Propos recueillis par B.DX. ET M. TH.

un peu plus studieux et à partir de la troisième, j'ai toujours eu la plus grande « dis ». À la fin de la deuxième année, Renaud Bauwens m'a dit : « Une révolution est en marche : c'est celle de la biologie moléculaire. Je ne m'y connais pas bien, mais si tu veux devenir chercheur, il faut que tu apprennes cette discipline. » Il m'a présenté à Gilbert Vassart, un tout grand monsieur, directeur de l'Institut de recherche interdisciplinaire en biologie humaine et moléculaire et Prix Franqui, qui m'a pris sous son aile. J'ai très vite fait le choix de la recherche mais j'ai fait mon parcours de médecine jusqu'au bout ! Ma spécialisation était en médecine interne, j'adorais soigner les gens. Je crois que j'arrivais à donner l'écoute dont les patients avaient besoin. Cette expérience me sert encore aujourd'hui dans mon quotidien : je dois toujours essayer de trouver des choses qui pourraient aider, in fine, les gens.

Le doctorat est un moment crucial ?

En troisième année de médecine interne, je suspends ma spécialité pour faire un doctorat dans le laboratoire du professeur Parmentier, élève du professeur Vassart. Il venait de découvrir qu'une mutation d'un gène spécifique rendait résistant à l'infection au virus du Sida. Je suis entré là-dedans corps et âme pendant quatre ans. C'était excitant : on collaborait avec des Américains à l'université de Pennsylvanie et on faisait pas mal d'allers-retours entre Bruxelles et les Etats-Unis. Ma thèse de doctorat a été extrêmement productive : j'ai reçu le prix Galien de pharmacologie, le plus prestigieux pour les jeunes chercheurs, j'ai publié une dizaine d'articles dont certains sont restés des classiques. Puis j'ai refait une année de spécialité pour clore ma médecine, en génétique médicale cette fois. Mais que faire ensuite ? C'est à cette